Document generated on 10/12/2024 4:03 a.m.

Ciné-Bulles

Matthew Bissonnette, réalisateur de *Death of a Ladies' Man*

Nicolas Gendron

Volume 39, Number 2, Spring 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95242ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gendron, N. (2021). Matthew Bissonnette, réalisateur de *Death of a Ladies' Man*. *Ciné-Bulles*, *39*(2), 34–38.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entretien Matthew Bissonnette, réalisateur de **Death of a Ladies' Man**

« Je n'ai pas l'intention de toujours tourner des films autobiographiques, mais je n'ai pas beaucoup d'imagination! »

NICOLAS GENDRON

Originaire de Montréal, ayant touché aux lettres à l'Université Concordia, puis au droit en Ontario, le réalisateur Matthew Bissonnette est établi à Los Angeles depuis de nombreuses années. Ses précédents longs métrages ont fait belle figure en festival; l'actrice Molly Parker fut nommée aux Génie pour **Who Loves the Sun** (2006) et **Passenger Side** (2009) est apparu sur la liste du Canada's Top Ten du TIFF. Depuis **Looking for Leonard**, coréalisé avec Steven Clark en 2002, où le roman *Beautiful Losers* de Leonard Cohen occupait une place symbolique, Bissonnette fait toujours des clins d'œil au célèbre auteur-compositeur. Voilà qu'il lui lève son chapeau plus que jamais, en plaçant ses chansons, tout en fantaisie et en chorégraphies, au cœur de son quatrième film, **Death of a Ladies' Man**. Elles prennent un sens nouveau sous l'étoile fragile de Samuel (Gabriel Byrne), un professeur alcoolo qui, à défaut d'avoir écouté sa (ses?) voix plus tôt, est en proie à d'étranges hallucinations. En direct de Calgary, où il a posé ses valises temporairement, le cinéaste ressort son français des beaux jours pour chanter les vertus de sa ville natale et des contrastes à l'écran.

Ciné-Bulles : Qu'est-ce qui est venu en premier dans votre vie? La musique ou le cinéma?

Matthew Bissonnette : Oh! La musique, vraiment, comme elle est apparue très jeune, à trois ou quatre ans. Ma mère avait de nombreux disques à la maison : Dylan, Cohen, la bande originale de **The Harder They Come**, Bob Marley, Sting… Toutes de grandes choses pour moi, quand j'étais petit. Le cinéma est venu beaucoup plus tard. Je pense à James Bond, mais il y avait aussi un cinéma pas loin d'où l'on habitait. Connaissez-vous l'ancien Cinéma Five? C'était un *rep house* [NDLR : Le Cinéma V, qui était un *revival house* ou *repertory cinema*], dans Notre-Dame-de-Grâce, sur Sherbrooke. Entre 14 et 20 ans, plusieurs films m'ont fait forte impression : **Stranger Than Paradise**, **Do the Right Thing**, **Drugstore Cowboy**. Et puis les films de Penelope Spheeris (**The Decline of Western Civilization**, **Suburbia**) et ceux d'Allison Anders (**Gas Food Lodging**, **Mi vida loca**). Ce cinéma jouait souvent **Liquid Sky**, et tous ces films un peu bizarres sortis entre 1975 et 1980. J'adorais la production des *sixties* et des *seventies* : Scorsese et **Taxi Driver**, **Apocalypse Now** de Coppola et sa première scène incroyable, avec la musique classique. C'était l'époque où l'on cachait une bière dans son manteau, avec les amis.

Quelle fut l'étincelle du cinéma sur un plan professionnel? Vous êtes passé par l'Université Concordia, mais à quel moment s'est opéré le déclic où vous vous dites : « Je veux être un artiste, un réalisateur »?

Quand j'étais jeune, je pensais que je voulais être un écrivain. J'écrivais un roman et un bon ami, Steven Clark, avec qui j'ai grandi, était aussi à Concordia, mais en cinéma. Moi, j'étais en littérature, en *creative writing*. Et il m'a demandé : « Veux-tu écrire un scénario? » J'ai répondu : « OK, pourquoi pas. » On a écrit le scénario et l'on a décidé de le réaliser ensemble. Cela a commencé comme ça. J'étais un grand *fan* de cinéma, mais je n'avais jamais pensé devenir réalisateur.

Vous êtes donc arrivé au cinéma par l'écriture.

Oui, par accident. La première fois que j'étais sur un plateau de tournage, c'est fou, mais j'étais réalisateur! Steven savait beaucoup mieux que moi comment faire des plans, des cadrages. Ce film-là, **Looking for Leonard**, c'était comme mon école de cinéma. J'ai fait plusieurs erreurs, j'ai découvert mes défauts, mais c'était un début.

*D'ailleurs, la figure et les chansons de Leonard Cohen sont récurrentes dans vos films, de **Looking for Leonard** à **Death of a Ladies' Man**, un titre emprunté à l'un de ses albums et à l'un de ses livres. Qu'y a-t-il pour vous de cinématographique dans sa vie ou dans son œuvre?*

Si l'on revient à votre première question, les chansons de Cohen, c'était une partie de mon enfance. Comment dit-on ça : *bred-in-the-bone*? Si

Gabriel Byrne (Samuel) dans **Death of a Ladies' Man** — Photo : Jonathon Cliff

ses chansons sont imagées, ce qui m'a vraiment frappé, c'est qu'il crée son art comme il l'entend. Il est toujours engagé dans la réalité, l'époque dans laquelle il vit. C'est capital pour moi, cette approche de ce que c'est, d'être un artiste.

Qu'est-ce qui fait que vous y revenez régulièrement? Pour vous, Cohen, c'est une obsession ou un compagnon?

Ce n'est pas une obsession, non. J'ai connu sa musique très jeune, puis j'ai eu une phase où ce qui m'enchantait par-dessus tout, c'était le punk rock. Je suis revenu à sa musique plus tard. J'aime le sceau de l'artiste qu'il est. Et puis, les préoccupations que l'on retrouve dans ses chansons et dans ses livres, je les observe aussi dans ma vie, dans celle de mes amis. Par exemple, les tensions entre désirs et responsabilités, entre imagination et réalité, entre art et vie, mais aussi entre être un homme ou un père, être un homme ou un enfant. Tout ça me rejoint particulièrement.

Pensez-vous que vous pourriez un jour lui consacrer un documentaire ou vous intéressez-vous plutôt à transférer ces intérêts communs en fiction?

Peut-être, mais avez-vous vu le documentaire **Ladies and Gentlemen… Mr. Leonard Cohen?** C'est une excellente production de l'ONF. Si c'est possible de réaliser quelque chose de cette qualité, je veux bien essayer, mais je devrais y penser longtemps et trouver ce qui est organique dans la matière biographique et historique de cet homme. Ce n'est pas une mauvaise idée, merci! (Rires)

*Dans **Death of a Ladies' Man**, votre professeur désabusé, le* beautiful loser *qu'est Samuel, a plusieurs ressemblances avec Cohen, dont ses ambitions littéraires et la mort précoce de son père, qui revient le hanter. Une fois ces parallèles établis, comment en faire un personnage à part entière?*

Le personnage de Samuel est d'abord lié à mon histoire personnelle. J'étais jeune quand mes parents ont divorcé, je n'ai pas beaucoup vu mon père, je vivais dans une famille monoparentale. Quand j'écris des films, l'absence de mon père est un souvenir qui me hante; alors que l'on ait la même absence, c'est un peu une coïncidence. Je n'ai pas l'intention de toujours tourner des films autobiographiques, mais je n'ai pas beaucoup d'imagination! (Rires) Alors, je parle des choses que je connais très bien et je peux ainsi exprimer cette expérience de manière honnête. Avec celle des autres, je ne sais pas si je pourrais y arriver.

Comme si le seul matériau possible, c'était votre vécu?

Pour moi, en tout cas. Je ne sais pas pourquoi j'associe ça à un manque d'imagination. Mais c'est essentiel de commencer avec ses fondements.

À ce propos, vous avez des origines irlandaises. C'est venu de là, votre envie de coproduire avec l'Irlande?

Exactement. Mon grand-père est canadien-français, mais son épouse et mes autres grands-parents viennent de l'Irlande. L'Irlande et les *French Canadian*, c'est un vrai mariage, ça a marqué l'histoire de Montréal.

Quand vous discutiez d'interprétation avec Gabriel Byrne, Cohen était-il un référent fondamental?

Pas vraiment. Il a lu le scénario, alors il comprenait que Cohen était presque un personnage du film. Il connaît ses chansons et ses livres, bien sûr, et il les porte en lui, mais on n'a pas discuté longuement de son jeu. On a parlé surtout de Samuel, du moteur de l'imagination contre la réalité, comme le personnage est un peu le mythe du *ladies' man*. Et des pièges de l'imagination, quand elle crée une distorsion dans notre vie. Ou ceux de notre virilité! Sans oublier les fantômes, ou ses visions, qui incarnent littéralement les problèmes du bien et du mal. C'est une des possibilités du cinéma que je chéris beaucoup, car il nous permet ces distorsions avec le réel.

Je suis curieux de savoir comment vous avez choisi vos acteurs québécois : Suzanne Clément, Antoine Olivier Pilon, Karelle Tremblay, Jessica Paré, Pascale Bussières…

On a été très chanceux, parce que tous ces acteurs-là étaient mes premiers choix. Quand tu regardes le film d'un autre réalisateur, ça t'arrive de voir un acteur et de te dire : « Oh! C'est la personne que je cherche. Je vais essayer de l'engager dans le mien. » Pour Antoine, c'était **Mommy**. Pour Suzanne, c'était **Laurence Anyways**, et **Mommy** aussi. Pascale, c'est difficile d'en nommer un seul, je la connais depuis plusieurs années. Karelle, c'était un très beau film d'Anne Émond, **Les Êtres chers**, dans lequel sa performance était superbe. Jessica est mariée à un de mes amis à Los Angeles, donc nous sommes aussi amis.

Et dans un film comme celui-ci où vous abordez le noyau familial, vous travaillez à nouveau avec votre frère Joel, votre plus longue collaboration. Est-ce facile de diriger votre frère, y a-t-il un jeu qui se tisse entre vous?

Oh oui, c'est très amusant et important. Quand on a tourné **Death of a Ladies' Man**, on habitait la même maison. La famille, je me répète, mais c'est le fondement de tout. Diriger mon frère ou un autre acteur, c'est la même chose pour moi. Je ne leur donne pas beaucoup d'indications. Je crois que le plus important dans un film, c'est le *casting*. Si tu choisis les bons acteurs, tu n'as pas besoin de parler. Comme réalisateur, tu imagines ton personnage, alors tu le trouves chez un acteur. Une fois que c'est fait, il n'y a plus rien à dire, sinon peut-être pour des actions physiques, du *blocking*, pour préciser des objectifs que tu veux atteindre

Photo : Martin Maguire

Quelques scènes de **Death of a Ladies' Man** avec Karelle Tremblay, Suzanne Clément, Antoine Olivier Pilon, Jessica Paré, Gabriel Byrne, Brian Gleeson et Joël Bissonnette — Photos : Jonathon Cliff

visuellement. Mais l'essence du personnage, l'acteur finit par la connaître mieux que toi. Et si tu n'y arrives pas, hum… *Recast*? (Rires)

Vous faites le pari de signer une comédie à partir d'enjeux qui peuvent sembler tristes, comme la mort, la maladie, la famille dysfonctionnelle, la dépendance... À vos yeux, l'humour est-il un moyen de survie?

Ah, mais pour tout le monde! Dans le monde d'aujourd'hui, si l'on n'a pas d'humour, on n'a rien. Pour moi, c'est une qualité qui vient de Montréal. C'est typique de la ville et de l'Irlande aussi. Un humour un peu *dark* et *dry*. Juste des petits mots, pas méchants. Comme on dit en anglais *a gentle sarcasm*. On retrouve cela dans les chansons et dans les livres de Cohen. Des thèmes sombres, mais avec de la lumière et de l'humour. La philosophie du film touche au comique, même si ce n'est pas une comédie à la **Wedding Crashers**, mais je porte un regard qui n'est pas trop sérieux sur le monde. C'est le genre de films et de musique que j'aime. Si le scénario est dur, que la réalisation, le jeu et la photographie sont aussi très durs, il n'y a pas assez de contrastes pour moi. La vie, c'est toujours deux, trois, quatre, cinq couleurs.

Vous abordiez les visions de Samuel, qui créent des ruptures de ton et de rythme très franches dans le film. Pour vous, c'était d'abord un procédé comique ou une façon d'aller vers la poésie?

Un peu des deux. Mais quand on a des problèmes de dépendance ou de santé mentale, on peut vivre ce genre d'expérience instable. Je voulais que le film manque de stabilité, comme Samuel et sa famille. Je reviens à l'humour et aux contrastes. J'aime déstabiliser.

Il y a le dialogue philosophique avec le fantôme du père, la présence d'un moine bouddhiste à la guitare pour Why Don't You Try*… La spiritualité apparaît dans votre film par petites touches, c'est aussi intimement lié au parcours de Cohen. Comment traduit-on quelque chose d'aussi abstrait à l'écran?*

C'est difficile... Avec la musique, j'imagine. Enfin, j'espère. Par la musique et la danse. Et puis, par les acteurs, que je trouve brillants. Dans les conversations entre Samuel et son père, ce ne sont pas les mots qui comptent. Mais la présence de Gabriel et de Brian Gleeson procure une forme de spiritualité, je crois. Les yeux sont plus puissants que les mots. Un père mort qui discute avec son enfant désormais très vieux, c'est spirituel.

La beauté de parler à son père dont on a dépassé l'âge, enfin celui où il est mort.

Photo : Jonathon Cliff

Voilà. Et tous les signes qui se cachent entre les mots…

Cohen a écrit des centaines de chansons. Comment avez-vous retenu celles que l'on entend dans le film, les plus chorégraphiées comme celles qui font office de clins d'œil? Je pense à Un Canadien errant*, en Irlande.*

Je me suis beaucoup amusé à faire ces choix. Au tout début, j'aimais que *Memories* et les cors accompagnent la destruction de Montréal, ou plutôt la reconstruction, avec ses cônes! (Rires) J'ai choisi la moitié des chansons intuitivement. Mais celle-là, c'était au montage, tout comme *Un Canadien errant*. Ce sont des *flashs*. *Bird on the Wire*, j'ai toujours pensé que ça serait beau avec des joueurs de hockey qui dansent! Et puis c'est un hymne. Ça pourrait être un nouvel hymne pour le Canada, en tout cas pour le Canadien.

Pour la coupe!

Exactement. Et la chanson à l'église, *Did I Ever Love You*, elle sonnait comme une *square dance*. C'était génial pour moi d'avoir autant d'hommes dans cette scène-là. Pour illustrer le contraste entre leurs blessures, leurs dépendances et la couleur de la chanson.

Le film s'ouvre sur la murale de Leonard Cohen et évoque plusieurs autres symboles de Montréal, de Molson à Farine Five Roses. Au-delà de l'histoire de Cohen, pensiez-vous le film comme une lettre d'amour à Montréal?

Oh, oui! Cela fait 25 ans que j'ai quitté Montréal et à l'époque, je regardais peut-être 5 ou 6 matchs du Canadien par année. Maintenant, c'est 80! Je les vois tous. Plus le temps passe, plus je vieillis et plus je pense à Montréal. Parce que c'est mon enfance. Tout ce que je connais est à Montréal. Donc, oui, c'est comme une *love letter*.

La nostalgie grandit au fil des ans.

Oui, la nostalgie, mais aussi notre identité. On ne peut pas être autre chose que ce que l'on est. Je n'ai qu'une ville. Même si Los Angeles arrive en deuxième. On ne peut pas trouver un autre père ni une autre mère, c'est pareil pour ma ville.

En terminant, en direct de Los Angeles ou de Calgary, comment percevez-vous le cinéma d'auteur du Québec et du Canada?

Le cinéma québécois est très puissant. Il y a plusieurs grands réalisateurs, comme Denis Villeneuve et Jean-Marc Vallée. Ils sont vraiment *the top of the game*! (Rires) Je pense aussi à Xavier Dolan, Anne Émond. Mes références canadiennes sont plus anciennes, comme Bruce McDonald, Atom Egoyan, Patricia Rozema... Ce sont leurs films que je regardais quand j'ai commencé à tomber en amour avec le cinéma. Cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas d'autres aujourd'hui, mais ils ne font pas partie de mon bagage. Et puis au Québec, il y a aussi une grande liberté dans la fabrication des films, comparativement à l'Amérique du Nord, où les films dépendent beaucoup du capitalisme et du marché. Pour trouver du financement à Los Angeles, c'est vraiment difficile. Si l'on veut réaliser un film un peu plus libre, on doit prouver sa valeur. Et avoir cette liberté, c'est essentiel pour moi.

Est-ce à dire que vous allez attendre encore 10 ans avant de tourner un autre film?

Non, j'ai une très grande urgence de tourner. J'espère le faire cet été. Si c'est possible!

Et il y aura une chanson de Cohen au générique?

Non, pas cette fois-ci, je vais réaliser deux ou trois films avant de revenir à Cohen. (Rires)